

EN AMI

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Goy-Blanquet

SABINE WESPIESER ÉDITEUR
5, RUE BARBETTE, PARIS III
2009

Titre original : *As a Friend*
Éditeur original : New Directions Books, New York, USA, 2008

© Forrest Gander, 2008
© Sabine Wespieser éditeur, 2009 pour la traduction française

Pour Brian Evenson

Mais peut-être que tout livre n'est que l'expression écrite d'une amitié qui se cherche dans l'amitié d'un inconnu devenu notre double : un adversaire et un complice.

Edmond Jabès, *Le Livre des marges*

LA NAISSANCE

Au fait où est-il, le père biologique de l'enfant à naître ? À plusieurs frontières de distance. Sur un remorqueur de La Nouvelle-Orléans, livré à la violence des eaux du Golfe. Et il n'est pas près de remonter la rivière aussi loin, avec ses cinq semaines de paie et ses bottes en anaconda, en quête d'une oreille exquise à mordiller, flirtant avec l'idée vague, qui faiblit peu à peu, d'unir son charisme abject à une quelconque âme en peine prête à lui ouvrir ses lèvres, absorber des torrents de mensonges, et le prendre pour ce qu'il n'est sûrement pas.

La mère de la jeune fille enceinte (certains diraient la fillette) dépose sa bible King James sur le fauteuil d'osier devant la porte du deuxième étage. Puis elle entre dans la chambre.

Du même regard qui lui permet de reconnaître sa fille, en robe de coton et chaussettes longues, bras battant l'air comme un fléau sur le chariot, gémissant Oh Dieu du ciel, elle voit les étriers de métal vides dressés comme d'étranges leviers sur les bords du chariot. Elle entend les plaintes de la petite et garde les yeux fixés sur les étriers dont la froide lueur métallique, dans son état de fatigue et d'angoisse, lui paraît autoriser la souffrance de sa fille.

Oh trésor. Bouche sèche, la veuve se tient dans l'embrasure de la porte et son mot de compassion, faute d'être émis avec la force requise, se dissipe dans l'air. Sa fille, sans voir qu'elle est entrée, se balance maintenant sur ses mains et genoux entre les étriers luisants, haletante, face au mur, elle s'essuie le visage sur le matelas. À bout de souffle, elle bascule sur le côté, masse énorme et lasse, le nombril saillant comme une tête de rivet à travers la fine étoffe. Devant le chariot, une assistante à peine plus âgée que la fille en travail balaie de sa propre joue une mèche de cheveux châtons, épaules abattues.

Cependant la fille enceinte geint et roule sur le dos et ses doigts agrippent le matelas. Il y a un tabouret contre le mur face à la porte, et perchée dessus une autre adolescente longiligne qui serre et desserre les jambes autour des pieds du tabouret tout en observant le spectacle. Sa pose nonchalante suggère qu'elle connaît ça par cœur. Elle lance un regard rapide à la veuve figée sur le seuil. Leurs yeux se croisent. Puis l'assistante laisse reposer son chewing-gum et se tourne à nouveau vers le ventre inouï.

De l'angle le plus éloigné de la pièce où elle se penchait sur la cuvette du lavabo arrive la sage-femme, cheveux d'un noir chevalin, jeune bien qu'elle ait deux fois l'âge de ses deux assistantes. Elle essore une serviette blanche. Assise sur le bord du chariot, elle éponge la salive sur la bouche de la fille en travail. Sans prendre en compte ne serait-ce que d'un signe la présence de la veuve. Au bout d'une minute, déposant la serviette, la sage-femme tapote la main de la jeune fille et lui parle à voix basse.

Elle n'a pas le droit de me juger, s'entend dire in petto la veuve.

Sous le lavabo, de vieilles couvertures sont pliées à même le sol. Toujours ancrée à la porte, titubant en équilibre précaire sur ses talons, la veuve reconnaît sur celle du dessus le motif « Ivre d'amour dans une chaumière ». Pendant l'été et l'automne que dura la maladie mortelle de son mari, elle s'était mise à faire du patchwork sous le porche, et c'est là aussi qu'elle dormait, drapée toutes les nuits dans un motif inachevé, hors d'état d'endurer la puanteur de la maladie dans la maison.

Maintenant elle vient d'entrer dans une chambre où le ventre de sa fille éclipse toute image de sa propre personne, et elle ne sait trop comment se tenir. Elle se sent superflue, incapable de s'accommoder de ce revers. Avec l'éducation qu'elle lui a donnée, la jeune fille aurait dû être plus avisée. Mais cette enfant semblait résolue à incarner toutes les déceptions possibles et imaginables, insolente avec ses professeurs, refusant d'aller à l'église, filant la nuit en voiture sans permis. Où avait-elle appris à conduire ? Ces derniers mois, passés à manger, boudier, enfler, elle parlait de moins en moins, comme si toutes ses réserves d'énergie, derniers résidus de sa jeunesse, étaient aspirées et consommées de l'intérieur. Comme si le bébé

attirait à lui tout ce qui pouvait bien subsister de lien cordial entre la veuve et sa fille. Et parfois la veuve avait l'impression que sa fille refoulait ses sentiments comme une sorte de punition, comme si c'était elle, la mère, la vraie coupable.

Ses dents s'entrechoquent et la veuve jette un nouveau coup d'œil aux couvertures empilées sur le sol. Il faudrait que quelqu'un en prenne une. Elle voit alors – comment a-t-elle pu détourner le regard ? – le ventre gigantesque se transformer. Elle le voit faire une ascension dramatique, attirant la tête et les épaules de sa fille vers les hanches qui se soulèvent. Les jambes s'ouvrent et la robe remonte pour dévoiler une étrange macule de chair passée à la teinture d'iode, anus et vagin, deux ombres en forme de cœurs. Sur la plus grande se dessine un mince filet de sang.

L'assistante juchée sur le tabouret interrompt sa mastication.

L'autre assistante se tient en arrêt devant le lavabo avec une compresse humide. Lentement, la sage-femme pose la main sur le ventre énorme. À l'instant même où sa paume touche au but, un jet d'eau jaillit d'entre les cuisses avec un bruit de bouchon.

Au cours des minutes qui suivent, la veuve sent que son détachement devient excessif. Elle voit la deuxième assistante bondir de son tabouret, saisir sur l'étagère une brassée de serviettes. Qu'elle étale sur le matelas inondé. La sage-femme s'empare des chevilles gonflées, trempées et elle les croise, elle croise les jambes de sa fille, lui répète calmement, Respirez, ne poussez pas ; respirez, ne poussez pas.

Et alors les hurlements de sa fille commencent, les pointes aiguës d'un sifflet à ultrasons, à peine audibles. Puis les contractions lui étranglent le souffle. Bientôt elle blêmit et maudit avec rage pas sa maman, pas ce vaurien de père, mais les deux assistantes qui ont pris position de chaque côté du chariot pour la mettre sur le côté. Elle braille une kyrielle de jurons haineux invoquant le nom du Seigneur comme sa mère n'en a jamais entendu.

Oh Bon Dieu ! Putain de merde à chier, ça me déchire. Puis dans un murmure, Mes tripes ! Foutent le camp ! Oh bon Dieu Seigneur.

Elle grogne et se raidit.

Faites pas ça, couine une des filles d'un ton de reproche. Vous allez lui esquinter la tête !

Mais elle grogne et se contracte à nouveau et elle pousse et la sage-femme déclare, Tout va bien.

On lui place les jambes dans les étriers et on les attache avec des lanières à boucle deux fois autour du pied et deux fois à la cuisse.

Poussez vers les fesses, lui ordonne la sage-femme. Oui, c'est bien, trésor, allez-y, poussez. La main de la sage-femme sur le genou dénudé. Sa voix placide ordonnant aux auxiliaires de masser les pieds et les mollets de la patiente.

Mais les contractions n'observent aucun rythme, elles lui font un volcan à l'intérieur. Une heure s'écoule, des spasmes l'empoignent, la terrifient. Sa mère se tient à cinq mètres d'elle, immobile comme une effigie de spectateur, fascinée par l'ouverture grande comme une pièce de monnaie entre les cuisses badigeonnées de teinture d'iode où une touffe de cheveux poisseux commence à se frayer une sortie. Le vagin rond comme un anneau d'acier, sa fine membrane intérieure qui brille.

La fille pousse, épuisée, son corps l'écrase comme un animal, la dévore. Ça vient pas, gémit-elle. Veut pas sortir ! M'empêche de respirer !

Ses yeux s'élargissent et elle ne retrouve pas son souffle. Peux pas respirer, suffoque-t-elle. Vais Mourir. Et elle lutte pour arracher de minces bouffées d'air à l'étau invisible qui lui ferme la poitrine.

La veuve voudrait venir plus près, mais elle a besoin du soutien de la porte contre laquelle elle se presse pour tenir debout.

Le col est dilaté, annonce la sage-femme. Et elle s'immobilise, le bout des doigts au fond du vagin enflé, arrondis en coupe autour d'un bout de tête lanugineux.

La pièce est imprégnée d'une odeur puissante, la veuve ne saurait dire de quoi. Quelque chose de mauvais, peut-être. On dirait sa propre odeur corporelle en plus intense.

Poussez, ordonne la sage-femme.

Sa fille halète, suffoque. Oh mon dos, Jésus Seigneur !

Et cette fois la veuve se détache de la porte et marche droit vers le lit et glisse la main sous le vêtement trempé, sous le creux des reins et elle frotte en repoussant les charbons ardents vers le haut du dos arqué. Sa fille gémit, un bruit court, étouffé, abstrait. Et la femme cale ses doigts le long de l'escarpement, sur la bosse des muscles de part et d'autre des vertèbres, et les remonte vers le centre du dos voûté. Son enfant émet un son comme en émettent les personnes sourdes, se roule contre les doigts de la veuve. Qui grimace de douleur, mais elle parvient, elle la plus âgée, à faire remonter sa main. Suit du pouce la forme ailée de l'omoplate et la sent se dénouer légèrement et palpe la partie inférieure en biseau. Puis elle ferme les yeux, infuse de la force à ses mains par un acte de prière, une prière qu'elle voudrait capable de détourner la masse pesante de l'instant. Une fois encore, du bout des doigts elle lisse les longues cavités qui creusent les côtes de sa fille, le delta humide au-dessus des reins, les phalanges de la veuve insérées entre le drap brûlant et la chair qui l'échauffe.

Luisante de sueur, la fille retient son souffle et ses yeux quittent le groupe de femmes et s'orientent vers le plafond, au-delà du plafond. Ils se concentrent hagards sur une souffrance qui n'est à personne d'autre.

Glissant du visage rouge betterave vers le bas du corps, la veuve peut voir les os du pelvis de sa fille en train de céder. De s'étaler comme du sirop.

Respirez ! Respirez ! C'est vous qui vous faites du mal, gronde la sage-femme. L'une des auxiliaires en avale son chewing-gum et lui fait un écho dément.

Respirez ! respirez ! implore-t-elle avec des regards affolés à la ronde, comme si quelqu'un allait interrompre la tragédie imminente afin de la rassurer.

Et la fille aspire en grappe des petites bouffées d'air, de brefs frissons comme une voiture roulant sur le gravier, lèvres formant les mots, Sauvez-moi, Sauvez-moi, corps déformé par un spasme inflexible.

Tout ce que la mère n'a jamais pensé commence à suinter d'elle, je t'aime, je te pardonne, je t'aime, pardonne-moi. Et la fille simultanément qui forme les mots, Je vais mourir, je vais mourir, son visage d'une hideuse teinte grenat.

Si, vous pouvez respirer ! Allez, respirez ! aboie la sage-femme. Les yeux de la fille sont révoltés, sa terreur sans point de fixation dans la chambre.

À ce stade une arythmie cardiaque vrille la nuque de la femme plus âgée et son cerveau chavire derrière ses yeux. Elle trébuche à reculons, recule, tâtonne en tendant derrière elle ses mains aveugles. Recule jusqu'au mur comme un animal privé de vue, le visage complètement asséché. Elle glisse vers le sol tout en se refusant à perdre conscience, glisse le long du mur, genoux qui plient, cuisses tapotant les lattes du plancher, menton enfoui entre les seins, mais forçant son esprit à rester présent.

C'est alors que la tête commence à émerger, le périnée autour se dilatant jusqu'à une fine transparence. Un cri.

Brûlant ! Ça me brûle !

Comme si on tirait un fil, un mince jet de sang gicle sur son flanc gauche quand le périnée cède. Le corps contracté par poussées brèves, souffle revenu, voilà qu'elle halète entre ses dents comme une bête folle, tout

hurlement dépassé.

Front de bébé, sourcils, visage recouvert de graisse blanche. Pause en cours de descente. La sage-femme maintient la tête bizarre au bord du vagin, dit, Arrêtez, cessez de pousser, arrêtez maintenant, ne poussez pas.

Des doigts elle cherche et trouve le cordon ombilical, longueur enroulée autour de la gorge. Le visage du bébé vissé de côté, violet foncé sous son masque de craie, la partie du cordon qu'aperçoit la sage-femme, bleuâtre et irriguée de vaisseaux.

Elle s'adresse à ses auxiliaires. Fouille dans sa blouse et leur tend à chacune quelque chose de blanc.

Mais c'est un lacet de chaussure, dit l'une d'elles.

Émane alors de la veuve effondrée contre le mur un gargouillis. Des bruits inhumains.

La sage-femme enfonce la seringue dans la bouche du nouveau-né pendant que les jeunes filles ligaturent le cordon. Elle remet la seringue en position, libère le piston. La retire, vide le liquide sur le sol. La place dans une minuscule narine. Puis l'autre. Elle sort les ciseaux de sa blouse et coupe le cordon, un bref jet sanglant. Donne un quart de tour à la tête et dénoue le cordon à l'allure de saucisse.

Maintenant poussez fort ! Allez-y, maintenant ! ordonne la sage-femme. Soutenant la tête d'une main et appuyant dessus de l'autre, elle tressaille à l'instant où elle sent la clavicule de l'enfant se briser. Poussez, poussez ! Une après l'autre, les épaules se dégagent. Poussez ! Le corps glisse d'un coup à l'extérieur. Visage de pruneau, chair fripée au vernis sanguinolent.

C'est un garçon, pense-t-elle, et elle se demande si elle a parlé tout haut. Poupée en mousse violette, l'air d'un cadavre. Il lance une ruade et elle le lâche et le rattrape avant qu'il ne tombe.

Miaulement insolite comme venu de très loin. Et soudain tout semble se mettre à distance. La sage-femme partie à la dérive dans une montée d'indifférence totale. Mon Dieu au secours, pense la mère vaguement. Par-dessus le minuscule feulement aigu qui semble venir non du petit poids qui gigote entre ses deux paumes mais de tous les coins de la chambre, elle entend sa fille pleurer. L'une des auxiliaires s'étrangler, prise de toux. L'autre d'un silence absolu.

Contre le mur, la femme plus âgée les a perdues dans la tourmente d'une riche défaite spirituelle, et elle ne tient plus debout.

La jeune mère n'a plus de cette naissance que des souvenirs incohérents. L'épisode la brûle si profondément qu'il laisse peu de résidu, une syncope de temps où son moi agissant a chassé le moi qui observe, juge, enregistre. Même si elle conserve un répertoire d'images, et un son unique inoubliable, elle n'a aucun moyen de les formater, de les intégrer dans les principaux chapitres de sa vie. Sa vie va de l'avant. Les fragments intenses de ces heures dont elle a cru mourir font place par étapes à une curiosité furtive.

Quant au nouveau-né, il disparaît. Quelqu'un l'adopte. La mère biologique se raconte, alors qu'elle atteint dix-neuf, vingt et un, vingt-quatre, vingt-huit ans, qu'il ne lui manque pas. Mais chaque jour au réveil, elle l'imagine, et parfois dans des rêves étranges. Même alors qu'elle s'est mariée et a mis au monde d'autres enfants. Elle l'imagine. Son enfant perdu. Qu'a-t-il bien pu advenir de lui ?